



REV. HENRY COLLIN MINTON.

Après des années de discussions acrimonieuses l'assemblée générale presbytérienne a décidé de réviser les dogmes de cette religion.

TEMPERATURE

Du 19 juin 1901.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 10 AM, Midday, 4 PM, and 8 PM.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 19 juin. Indications pour la Louisiane: Temps beau jeudi et vendredi; vents du sud-est.

L'ABELLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABELLE QUI VISITERONT L'EXPOSITION PANAMERICAINNE DE BUFFALO, TROUVERONT LE JOURNAL EN VENTE, ENTRE AUTRES ENDROITS, AU BUFFALO "CIRCULATION BU BUAU", 303 MAIN STREET.

L'Education

Victor-Emmanuel III.

"On parle beaucoup du 'surmenage' auquel seraient en proie les élèves des établissements publics d'instruction secondaire. Les programmes, dit-on, sont trop chargés et l'on encombre la mémoire de l'enfant d'une trop grande quantité de connaissances inutiles.

être considérée, en effet comme une 'éducation modèle'! Aussi faut-il savoir gré à M. Luigi Morandi, ex-précepteur du prince et aujourd'hui député de Todi, de l'avoir fait connaître au public dans un volume amusant et instructif (chez Paravia et Cie, Rome).

Hiver comme été, le jeune prince se levait à six heures. Il prenait un bain, avalait un bouillon ou une tasse de café au lait, et se mettait au travail à sept heures. S'il s'oubliait dans la tiédeur du lit, c'est le petit déjeuner et non pas le bain qu'il se voyait contraint d'omettre pour être prêt à temps. Le soir, il se couchait à neuf heures. Le jeudi, le dimanche et les jours de fêtes religieuses étaient jours de vacances, mais le prince ne s'en levait pas moins à six heures.

Contrairement à ce qu'ont prétendu les journaux italiens au moment de l'accession de Victor Emmanuel III au trône, le prince ne fréquenta jamais les collèges publics. Mais le programme de ses études correspondait aux programmes établis pour les écoles militaires du royaume. En vertu de quoi on enseigna au prince de Naples entre 1881 et 1886 l'histoire générale et l'histoire militaire, la philosophie, l'histoire naturelle, les mathématiques, la physique, la chimie, la topographie, la cosmographie, le dessin, la musique, le latin, les langues et littératures italiennes, française, anglaise et allemande. La question de savoir s'il apprendrait le grec fut longuement débattue, puis, sur l'avis de Ruggiero Bonghi, l'excellent traducteur de Platon, tranchée dans le sens négatif.

Victor-Emmanuel III a lu en latin et dans le texte médiéval certains traités de Dante et de ses contemporains que la plupart des Italiens même cultivés ne connaissent que par des analyses. L'auteur de la "Divine Comédie" n'a pas de plus fervent admirateur que le jeune roi d'Italie. Ce culte est d'ailleurs général parmi les membres de la famille de Savoie, et la reine Marguerite contribua pour une grande part à y amener son fils.

L'éducation intellectuelle du prince comprenait en plus de l'enseignement sédentaire de M. Morandi, des soirées au théâtre, des flâneries dans les musées et dans les galeries de tableaux, des voyages. Se défatant de ses propres lumières, le colonel Osio présentait judicieusement l'avis de M. Morandi au sujet des pièces qu'il fallait faire voir au prince. Et M. Morandi recommandait de préférence les pièces en dialecte jônées par des troupes provinciales. Le roi élève prenait à ces représentations le plus grand plaisir, et il apprit de la sorte non seulement à comprendre la plupart des dialectes italiens, mais encore à parler le vénitien et le piémontais.

Les deux accusés persistent dans le système de défense qu'ils ont adopté le jour même de leur arrestation. Mme Monnier déclara qu'elle était libre d'agir comme elle l'a fait; que d'ailleurs sa fille ne voulait pas sortir de son taudis et qu'elle se plaisait dans l'état où elle a été trouvée.

De son côté, Marcel Monnier persiste à soutenir qu'il ne voyait rien, qu'il ne sentait rien, et enfin qu'il se trouvait dans la douloureuse obligation d'obéir à sa chère mère.

Toutes ces déclarations sont sévèrement commentées. On espérait dans certains milieux calmer l'opinion publique en accueillant la mère. On doit commencer à s'apercevoir que ce but est loin d'être atteint. Tous les Poitevins se montrent également sévères pour le fils et pour la mère. Ils restent ainsi fidèles aux principes développés en 1872 par Marcel Monnier devant les professeurs de notre Ecole de droit.

La séquestration

Mlle Monnier.

Poitiers, 7 juin. D'un correspondant: Je vous ai dit que Monnier avait soutenu, en 1872 devant la faculté de droit de Poitiers, sa thèse de doctorat et qu'il avait choisi pour titre de ce travail, qui se trouve aujourd'hui tout d'actualité: "De la complicité." Je viens de parcourir la thèse de l'ancien sous-préfet et j'y ai relevé certains passages que je tiens à signaler aux lecteurs.

Marcel Monnier se pose tout d'abord en adversaire de la vieille école et se déclare partisan des théories récentes qui consistent à n'indiquer un complice qu'une peine inférieure à celle de l'auteur principal. Toute règle a cependant une exception, et Monnier s'empresse de citer le cas, le seul où il admet que la même peine soit infligée à l'auteur principal et au complice. Je cite textuellement cet intéressant passage: Un fils a conçu le dessein d'attenter à la vie de son père. Un frère a en connaissance de ce projet criminel et infâme. Malgré cela, il a gardé le silence. Sa conscience ne s'est pas soulevée jusqu'à le faire parler. Son cœur n'a pas ressenti l'indignation jusqu'à livrer aux magistrats la connaissance de cette résolution odieuse! Son indifférence monstrueuse le fait considérer par la loi romaine comme ayant participé dans sa conscience au moins à l'exécution de ce forfait. Ce n'est que justice. Une telle exception était nécessaire.

Les lecteurs connaissent tous les détails du crime reproché à Monnier: je leur laisse le soin de commenter les déclarations faites en 1872 par le jeune candidat au doctorat. Monnier et sa mère viennent de subir leur premier interrogatoire en présence de Me Méline. On ne les a pas conduits au palais. C'est le juge d'instruction qui s'est rendu rue de la Visitation. En voici la raison: Mme Monnier est assez gravement indisposée et elle reçoit tous les jours à l'infirmerie la visite du docteur Jablonski.

Le grand Monrose vient aussi et jona plusieurs pièces du répertoire. Enfin Rachel! C'était sa première excursion hors de Paris-1840; elle était au début de sa gloire. Je l'ai revue bien des fois après, j'ai joué près d'elle souvent: Aricie, Sabine, Andromaque et d'autres rôles encore plus tard.

J'ai été liée avec elle, mais rien dans mes souvenirs ne peut être comparé à l'impression profonde que je ressentis à cette première rencontre; il y avait alors en elle un charme inouï, son talent si profond, si complet, avait quelque chose de naïf et de sincère qu'il avait un peu perdu par la suite, le travail ayant remplacé, mais complété aussi sans doute, ce qui était instinct, inspiration.

Nous étions bien jeunes toutes les deux. Elle avait vingt ans, j'en avais quinze. J'étais très inexpérimentée. Je ne la jugeais pas, certes! je n'aurais pas eu, elle m'aurait les horizons de l'art véritable; jusque là, je savais à peine les noms des grands auteurs français; Rachel me les fit comprendre et admirer, et j'eus alors l'ambition de les interpréter à mon tour. Elle a eu sur mes destinées artistiques la plus grande et la meilleure influence; elle m'a fait comprendre le beau dans l'art et m'a inspiré l'ardent désir d'y atteindre.

Je la voyais tous les jours, quoiqu'elle fût très entourée et très gardée par son père. Mlle Verneuil qui m'aimait et me protégeait l'approchait facilement, grâce à son titre d'ex-pensionnaire de la Comédie Française; elle m'avait promis, et comme j'avais le libre accès du théâtre dont ma mère faisait partie, je suivais toutes les répétitions qu'elle donnait aux artistes qui devaient jouer avec elle. C'est ainsi qu'un jour, étant près d'elle, comme je regardais involontairement un grand médaillon d'or qu'elle portait à sa ceinture, elle me dit:

Souvenirs inédits

Mme Marie Laurent.

Mme Marie Laurent, en l'honneur de qui s'organise, à l'Opéra un gala merveilleux, a bien voulu détacher de ses "Souvenirs inédits" pour les livrer à la publicité la charmante page qu'on va lire:

Je passai une année à Rouen avec mon père et mon frère Henri. Année brillante pour moi; Rouen est si près de Paris que de tout temps les artistes célèbres y vinrent en représentation. J'ai eu la joie de jouer, à la suite de Fargueil, de Mme Prévoist-Paradol, de Levasseur, d'Arnal. Comme j'avais une mémoire extraordinaire et qu'il fallait apprendre beaucoup de rôles en très peu de temps, c'était toujours moi qu'on mettait en avant.

Je jouais donc tout et avec tous, au Théâtre-Français-théâtre des Eperlans. Rouen était un peu un faubourg de Paris. On y allait en sortant des théâtres de la capitale, on revenait dans ces théâtres en sortant de Rouen. Ainsi les artistes en représentation s'y succédaient sans interruption. Fargueil était la première auprès de laquelle j'ai joué un bon petit rôle, dans le "Démon de la Nuit" qu'elle venait de créer au Vaudeville. Elle était très belle, elle avait des yeux et des cheveux noirs admirables, un talent réel, mais loin encore de celui qu'elle acquit plus tard.

Le grand Monrose vient aussi et jona plusieurs pièces du répertoire. Enfin Rachel! C'était sa première excursion hors de Paris-1840; elle était au début de sa gloire. Je l'ai revue bien des fois après, j'ai joué près d'elle souvent: Aricie, Sabine, Andromaque et d'autres rôles encore plus tard.

J'ai été liée avec elle, mais rien dans mes souvenirs ne peut être comparé à l'impression profonde que je ressentis à cette première rencontre; il y avait alors en elle un charme inouï, son talent si profond, si complet, avait quelque chose de naïf et de sincère qu'il avait un peu perdu par la suite, le travail ayant remplacé, mais complété aussi sans doute, ce qui était instinct, inspiration.

Nous étions bien jeunes toutes les deux. Elle avait vingt ans, j'en avais quinze. J'étais très inexpérimentée. Je ne la jugeais pas, certes! je n'aurais pas eu, elle m'aurait les horizons de l'art véritable; jusque là, je savais à peine les noms des grands auteurs français; Rachel me les fit comprendre et admirer, et j'eus alors l'ambition de les interpréter à mon tour. Elle a eu sur mes destinées artistiques la plus grande et la meilleure influence; elle m'a fait comprendre le beau dans l'art et m'a inspiré l'ardent désir d'y atteindre.

Je la voyais tous les jours, quoiqu'elle fût très entourée et très gardée par son père. Mlle Verneuil qui m'aimait et me protégeait l'approchait facilement, grâce à son titre d'ex-pensionnaire de la Comédie Française; elle m'avait promis, et comme j'avais le libre accès du théâtre dont ma mère faisait partie, je suivais toutes les répétitions qu'elle donnait aux artistes qui devaient jouer avec elle. C'est ainsi qu'un jour, étant près d'elle, comme je regardais involontairement un grand médaillon d'or qu'elle portait à sa ceinture, elle me dit:

"Voulez-vous voir ce qu'il y a là-dedans, mon enfant!"

"Oh! mademoiselle... protestait-je.

"Ce n'est pas indiscret, reprit-elle, ce sont les deux portraits de mes deux amoureux" — et elle ouvrit le grand médaillon qui contenait deux belles miniatures: le portrait de Corneille et celui de Racine.

Après Rouen, je partis pour Toulouse, mais en passant à Paris. Mon frère René Loguet, qui faisait parti de la troupe du gymnase, voulut tenter de m'y faire entrer et demanda pour moi une audition au directeur, M. Poirson. On me fit répéter Emeline, des "Premières Amours", un vaudeville de Scribe. Je ne crois pas avoir eu de ma vie une peur pareille. Ce théâtre à peine éclairé, ce monsieur que je ne connaissais pas — un régisseur, je pense — qui, la brochure à la main, me donnait négligemment la réplique, ce trou noir qu'était la salle et dans lequel je voyais quelques ombres qui de temps en temps se penchaient et chuchotaient à voix basse! Oh! la rude épreuve! C'est la seule fois que je l'ai subie. Je n'ai jamais voulu recommencer. Répéter une scène avec un ou deux partenaires, oui, mais l'audition, c'est odieux, et il faut avoir un talent bien sûr et bien fait pour qu'il en puisse résulter un effet favorable.

Poirson fut très bienveillant, mais il trouva que je n'étais pas à ma place sur cette petite scène et dans ce rôle de petite fille romantique.

Quand elle étend les deux bras, elle touche les deux manettes d'arlequin, disait-il à mon frère René; elle me rappelle Rachel dans la "Vendéenne". René Loguet me conduisit alors aux Variétés, chez Nestor Roqueplan, alors directeur. Là, je n'eus pas d'audition: une simple présentation dans le cabinet directeur. Mon frère expliquait le but de notre visite, et Roqueplan m'examina tout en machonnant son cigare; il paraissait écouter attentivement, et, tout à coup:

"Qu'est-ce que vous avez donc sur la tête! mon enfant."

"Sur la tête!..."

"Oh! là, sur le front, tout autour de la figure?"

"Mais ce sont mes cheveux, monsieur."

"Des cheveux!... Tout ça!... Eh bien, vous en avez trop, ma fille; on ne peut pas jouer les ingénuités avec tant de cheveux que ça! Tenez, il y a dans le passage des Panoramas, à côté de l'entrée des artistes, un bon coiffeur. Votre frère va vous y conduire, il arrangera ça, il en coupera une bonne moitié et vous reviendrez me voir..."

Nous sommes partis, riant comme des fous de cette étrange défaite, et nous n'avons pas continué nos démarches, les deux premières nous avaient édifiées.

MARIE LAURENT.

YACHTING.

La machine de course, en si grand honneur depuis quelques années, produit les résultats auxquels on devait s'attendre: les coques résistent à peine, le grément s'arrache, les espars se brisent. Voilà où nous conduisent l'ultra léger et la recherche unique de la vitesse!

Tandis que le challenger "Shamrock II", à son premier appareillage dans le Solent, est rasé comme un ponton parce que la brise a fraîchi, le défender "Constitution" dématé dans la baie de Newport, parce qu'il rencontre un peu de mer et une assez forte brise du Sud-Ouest.

Ni sur l'un ni sur l'autre on n'est d'accident de personnes à déplorer; mais que penser de la solidité de ces deux yachts neufs qui ont coûté des sommes folles et qui sont désemparés de qu'ils naviguent?

L'idée de construire un bateau en vue d'une course spéciale nous a toujours paru un étendard de fâcheuse. Ainsi, pour le éprouves de la Coupe de l'Amérique, qui ont lieu par temps maniable et mer belle, on établit des racers dans lesquels chaque pièce représente le minimum de résistance. On en voit la conséquence dans ce qui vient de passer des deux côtés de l'Atlantique.

Si l'on considère ce qu'était en 1851 la goélette "America", lors qu'elle est allée à Cowes enlever le fameux trophée; si l'on suit son existence troublée, depuis un demi-siècle; si on l'examine aujourd'hui, battant encore le mer comme aux premiers jours on peut se demander si la construction des yachts de plaisance est en progrès!

Des accidents comme ceux de "Shamrock II" et de "Constitution" indiquent, tout au moins, que la résistance des machines de course tient uniquement à l'hasard. C'est bien le cas d' dire:

"Les dieux se font un jeu de l'espoir des yachtsmen."

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE. "Billie Taylor" tous les soirs au Parc Athlétique jusqu'à la fin de la semaine.

WEST END.

L'orchestre du Prof. Brooke, de acrobates, des artistes de vaudeville, le vitaseco feront les frais des soirées au West End jusqu'à samedi prochain.

Buvez la "Sparkling Abita Water" au 60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

BULLETIN FLUVIAL.

Nouvelle-Orléans, 19 juin 1901.

Table with 5 columns: Station, Niveau à 8 heures A. M., Hauteur, Débit, Changement de direction.

NAVIGATION FLUVIALE.

Départs de bateaux à vapeur JEUDI, 20 JUIN 1901.

Table with 2 columns: Destination and Departure time.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

Victimes de Paris

Par Ernest Daudet.

TROISIEME PARTIE.

Suite.

Ce dénouement longtemps incertain allait être une surprise heureuse pour l'opinion et pour les Chambres et s'accomplirait par conséquent le cabinet qui

pouvait maintenant se flatter de voir se prolonger son existence après avoir heureusement franchi les derniers jours de la session.

Flamarin avait été l'objet des éloges unanimes de ses collègues et du président de la République. Il ne pouvait pas plus mettre en doute la sincérité de ces éloges que les conséquences heureuses de son succès. Décidément, tout lui réussissait.

Depuis six mois qu'il était au pouvoir, il n'avait pas eu un échec, et la faveur populaire qu'à son avènement il avait senties dans ses veines, cette faveur qui constituait sa force allait s'accroître quand le pays connaîtrait sa victoire diplomatique.

Il était donc en droit de se réjouir et nulle arrière-pensée ne troublait sa joie.

Il avait imprimé de tous les côtés à nos relations internationales le caractère le plus cordial. A l'horizon, il ne voyait pas de nuages et il pouvait se promettre des vacances paisibles et heureuses.

Serré dans un coin de son coupé, son portefeuille sur ses genoux, il s'était absorbé peu à peu dans sa méditation reconfortante, indifférent au spectacle radieux des Champs-Élysées qu'il traversait pour regagner le quai d'Orsay et dont les parterres fleuris, les rampes embossées, les jets d'eau, les statues flamboyantes sous le soleil.

Soudain, la voiture s'arrêta; un valet de pied ouvrait la portière. Flamarin était arrivé chez lui sans s'en apercevoir.

Sur les marches du vestibule et par les antichambres silencieuses, huissiers et garçons avertis se précipitaient, le débarrassaient de son chapeau, de son portefeuille, ouvraient les portes de son cabinet où il entra en jetant cet ordre: — Priez M. Herballe de venir me parler.

Mais déjà, Marcel Herballe était accouru et attendait ses ordres.

— Tenez, mon cher, voilà le portefeuille, lui dit-il. Les divers décrets que vous m'avez remis sont signés. Renvoyez-les dans les bureaux.

Le chef de cabinet tira les pièces de la serviette en maroquin noir et tout en les feuilletant, il demanda: — J'ai lieu d'espérer, monsieur le ministre, que le conseil a entendu avec plaisir les communications que vous lui avez faites.

— Avec plaisir, ce n'est pas assez dire, répliqua Flamarin d'un accent de satisfaction. Le président et mes collègues étaient littéralement enthousiasmés. Ils n'ont pas trouvé un mot à changer dans le texte de la convention. Ma modestie me défend de répéter les expressions dont ils se sont servis pour qualifier mes efforts et m'en remercier.

— Le fait est, observa Herballe, que cette affaire-là ne peut qu'accroître notre majorité, la rendre plus cohérente, plus confiante et que nous voilà sûrs de vivre au moins jusqu'à la session prochaine.

Le ministre approuva du geste et de la parole.

— C'est ma conviction. Je crois que le ministère est en passe de devenir très fort et je m'en réjouis, d'abord pour notre pays; il a tant besoin de stabilité ministérielle; puis pour mes collaborateurs, pour vous, mon cher ami, qui me donnez un concours de toutes les heures et si précieusement.

— Je ne fais que mon devoir, monsieur le ministre.

— Vous faites plus que votre devoir, et il n'est pas ordinaire qu'on rencontre un dévouement égal au vôtre. Croyez-moi, monsieur, qu'il est apprécié, non seulement par moi, mais aussi par ma femme, par ma fille...

D'un mouvement que dictait son cœur, il tendit la main à Marcel qui, très ému et le sang aux joues, la serra respectueusement en murmurant: — Si je me suis donné à vous et aux vôtres, monsieur le ministre, et sans retour, c'est que depuis que j'ai l'honneur de vous servir vous m'accablez de témoignages d'intérêt.

L'expression de sa gratitude tomba dans le silence et Flamarin ne la releva pas. Des dé-

chets arrivées pendant qu'il était au conseil et placées toute ouverte sur son bureau venaient d'attirer son attention.

Il les prit sans s'asseoir, les parcourut rapidement, les passa l'une après l'autre à Marcel Herballe.

Tandis qu'il achevait de les lire, la petite porte par laquelle était entré son chef de cabinet s'ouvrit de nouveau, mais discrètement, sans bruit, et un fin visage pétillant de malice et que rayait d'une ligne soyeuse et blonde une moustache hérissée se montra, sur lequel se dessinait la crainte de se montrer mal à propos.

— Entrez, entrez, monsieur de Marcellas, fit vivement Flamarin, Vous ne vous dérangez pas. Avez-vous quelque chose à me dire?

Le secrétaire particulier obéit et s'avance, révélant sous son attitude à la fois déferente et familière que bien qu'accoutumé à être traité par son chef plus en égal qu'en subordonné il était trop bien élevé pour en abuser.

— Mme Flamarin m'avait chargé de m'informer si vous étiez rentré, monsieur le ministre. Elle vous fait avertir que le déjeuner est servi et qu'elle a retenu ma mère qui était venue pour prendre de ses nouvelles.

— Voilà une bonne nouvelle. Je suis toujours heureux de voir madame votre mère. Montons, alors. Vous déjeûnez avec nous,

mon cher Herballe.

Le chef de cabinet s'inclina. A la suite de Flamarin, le vicomte et lui montèrent au premier étage par l'escalier intérieur qui met le cabinet du ministre en communication avec les appartements privés.

Dans le salon où ils étaient attendus, Mme et Mlle Flamarin causaient avec la comtesse de Marcellas, dans l'embrasure d'une croisée ouvrant sur les jardins et devant laquelle un store de couil rayé tamisait la vive lumière du dehors.

Des parterres fleuris sur lesquels se reposaient leurs yeux, montait dans le tiédeur du jour, le parfum des roses, qui se mêlait à celui de toutes les fleurs dont les gerbes baillaient dans de grands vases s'élevaient sur la cheminée, sur le piano, sur les consoles.

Tous les matins, à la demande de Camille, les jardiniers en mettaient partout. Se luxer spécialement par son chef plus en égal qu'en subordonné il était trop bien élevé pour en abuser.

— L'entrée du ministre, les trois femmes s'étaient retournées et la comtesse de Marcellas avait fait mine d'aller au devant de lui. S'élançant d'un pas juvénile, il la prévint et se courbant avec respect il baisa la main qu'elle lui tendait.

Six mois avant, il n'avait pu l'habitude de baisier la main de femmes. Cela ne se faisait pas dans le monde où il vivait alors. Mais il vivait maintenant dans un autre monde et il s'était promptement façonné aux belles manières dont les jeunes attachés de son cabinet, le vicomte de Marcellas en tête, lui donnaient à toute heure des exemples qu'il était pour lui des leçons.

— Je ne m'attendais pas à ce bonheur de votre visite, madame la comtesse, dit-il, et je bénis l'aimable pensée que vous avez eue de venir nous surprendre ce matin.

La comtesse répondait, en déployant toute la bonne grâce dont elle était capable.

— Je n'avais pas vu vos dames depuis mon installation à la campagne et me trouvant à Paris aujourd'hui, je n'ai pas voulu retourner à Marcellas sans m'être assurée qu'elles sont en bon santé.

— Je suis très sensible à l'intérêt que vous leur portez.

— N'est-ce pas naturel, monsieur le ministre, reprit la comtesse. Votre bienveillance, s'étendant sur mon fils, n'a-t-elle pas fait de moi votre obligée? — Mais, il la mérite cette bienveillance, s'écria Flamarin, et c'est le prix très légitime de ses vices qu'il me rend. Je suis étonné de lui et c'est vous, madame qui avez des droits à mes remerciements pour le cadeau